

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



## Alphonse Piché, un poète qui nous est rendu

Donald Smith

Number 2, May 1976

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1350ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Smith, D. (1976). Alphonse Piché, un poète qui nous est rendu. *Lettres québécoises*, (2), 34–37.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1976

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**érudit**

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

# Alphonse Piché, un poète qui nous est rendu

par Donald Smith

Connaissez-vous Alphonse Piché? Si vous êtes professeur de littérature québécoise, ou bien si vous lisez parfois des anthologies de poésie canadienne-française, ou encore si vous êtes de Trois-Rivières où l'on parle de temps en temps du poète trifluvien, il est possible que le nom d'Alphonse Piché vous dise quelque chose. Car Monsieur Piché est de ces écrivains qui vivent dans l'obscurité non pas voulue mais plutôt imposée: «Je suis mieux connu en France où l'on m'a déjà demandé le droit de mettre certains de mes poèmes en musique. Plusieurs de mes poèmes sont traduits en Australie, au Canada anglais et même en Russie» me confie Piché. Le succès ne dépend pas toujours du talent de l'écrivain, et, dans le cas de Piché, la censure a été une entrave considérable: «Fides voulait publier mon premier recueil, mais seulement si j'enlevais les poèmes où il y avait un peu trop de bière et de filles (c'était en 1945). Je l'ai envoyé promener, le bon père de chez Fides». «À part ça, j'étais pas réellement de la gang de Montréal, et je voulais pas l'être non plus, ça fait que je me suis fait publier ici à Trois-Rivières.» Le long silence sur l'oeuvre du poète trifluvien va bientôt être brisé puisque l'Hexagone publie ce printemps l'oeuvre intégrale d'Alphonse Piché. Pour faire mon entrevue, j'ai lu les trois premiers recueils du poète ainsi que les poèmes inédits, tout cela constituant le texte de l'Hexagone, et voici ce que ma rencontre avec l'homme et l'écrivain a donné.

Né à Chicoutimi, Alphonse Piché a pourtant passé presque toute sa vie à Trois-Rivières. Issu d'une grosse famille, le jeune Piché, vivant au temps de la crise économique, a dû abandonner ses études. Il est devenu par la suite vendeur de machines à coudre, commis pour les garde-feu, vendeur d'assurances, comptable — «c'est dans mon travail de comptable que j'ai vu les pauvres diables exploités par les riches» — pour finalement

lâcher il y a quelques années ce travail somme toute «humiliant». Il chante depuis lors dans les mariages et les funérailles. La réputation de sa merveilleuse voix de ténor a d'ailleurs déjà franchi les frontières de Trois-Rivières. Ces différents métiers ont permis à l'écrivain d'établir un contact avec le peuple de Trois-Rivières. Monsieur Piché me raconte, comme si c'était hier, l'histoire des ouvriers qui auraient pu aller chercher leurs jetons du gouvernement fédéral mais qui avaient trop de fierté pour s'humilier devant tout le monde à faire la queue: «Mon père était gérant du Bien-Être et je voyais les gens souffrir de leur pauvreté tous les jours.» Toute l'oeuvre de Piché sera marquée de ses expériences avec les démunis, et «seul Clément Marchand, me confie-t-il, a écrit autant de poèmes sur Trois-Rivières et ses faubourgs. Ringuet, lui, était plutôt un internationaliste.»

En 1946, aux éditions Fernand Pilon, Alphonse Piché publie *Ballades de la petite extrace* (écrites en 1929). Un prix David partagé avec Grandbois, le prix de la province de Québec, voilà deux distinctions qui témoignent de la valeur du recueil. L'auteur utilise la ballade (trois couplets et un envoi) et n'hésite pas à rendre hommage à son poète préféré: «maître Villon (lui qui) connut toute peine». «Déjà à 15 ans, Villon me fascinait», ajoute Piché. «Villon, c'est mon inspiration poétique, ma forme musicale. L'octosyllabe me va comme un gant»:

*Quelques heureux ont grande veine  
Lorsqu'ils débutent au tétin  
S'offre une vie plus que moyenne  
Où chaque jour est un festin;  
N'est pas si doux notre destin,  
Ne tombe pas aussi presto  
Dame Fortune en nos chemins!  
Aux petits chiens les petits os.*



L'«extrace» (source, origine, en vieux français) dont il est question, c'est celle des petites gens de Trois-Rivières. La conquête des riches sur les pauvres, «la conquête sur sa propre vie, je m'en suis rendu compte très jeune», me dit le poète. En effet, Piché n'avait que 18 ans quand il a écrit la «petite extrace» et déjà il dénonçait la lutte désespérante de l'ouvrier canadien-français:

*Plus rien ne va, plus rien ne vient  
Nous nous couchons six pieds sous terre  
Pour y pourrir comme le grain  
Chacun sa vie et sa misère*

La ruelle est une des images dominantes de ce recueil: «C'est là qu'on vivait. Ça colle à notre réalité», me confie Piché. Tout comme Gabrielle Roy allait le faire à Montréal quelques années plus tard, Piché peint le drame du «grand déménagement»:

*Au pas des roses morfondues,  
Soir et matin ou nuitamment  
Vers d'autres toits, vers d'autres nues  
Qu'ils quitteront au bout de l'an  
S'en vont les hordes d'humbles gens  
Qui semblent fuir à l'aveuglette;  
Le mois des fleurs et des amants  
N'est pas toujours une bluette.*

La nature reflète «la misère de nos dettes». Le vent et la nuit symbolisent la condition des familles au «bonheur d'occasion»:

*Les pauvres pâles et chenus  
Maigres comme caricature,  
Qui, sur leurs grabats vermoulus,  
Ont l'air de morts sans sépulture;  
Les pauvres de nos devantures  
Frappant et frappant vainement  
Pour s'en aller à l'aventure  
Voici la nuit, voici le vent.*

## ENVOI

*Bourgeois, de votre architecture  
Tirez bien porte et contrevents,  
Il est des pauvres sans toiture...  
Voici la nuit, voici le vent.*

La pluie masque les rêves de s'en sortir:

*Au long des rythmes de la nuit;  
Oh! nos rêves endoloris,  
Nos rêves aux fenêtres closes  
Dont le sommeil a tressailli,  
Alors qu'il pleut parmi les choses.*



Alphonse Piché, chez lui

La bière représente un peuple «saoulant» ses «rêves estropiés»:

*Buvons, chantons sous les rosiers,  
Étouffons toute souvenance,  
Saoulons nos rêves estropiés  
Qui nous sont tristes doléances  
Les jours de jeûne et d'abstinence;*

«On fait des rêves», rétorque le poète, «mais c'est surtout des rêves de quêteux.» Dans les «basses-cours du voisinage», loin des avenues avec leurs jardins et châteaux, Piché évoque les rues «sans émaillage», et se sent abandonné de Dieu: «Jésus-Christ, qui est là-haut / Parti pour une autre aventure / Chantons la rue sans émaille». «La protestation contre la suprématie de la religion, c'est là dès mon premier recueil. Quand je parle de Dieu là-dedans, j'essaie de me montrer chrétien, pas catholique.» L'auteur écrit souvent sur la guerre: «Un jour, la guerre, ce fléau / Rempli de choses funéraires / Dans un pays plongeant sa faux». Il dénonce «gens de finance et gens d'affaires», les «millionnaires du courage militaire» attendant que le «bon peuple se laisse traire». «J'aime trop le peuple», me dit Piché. «Il y avait beaucoup de riches qui, à cause de leur influence, n'ont pas eu à s'enrôler. C'est toujours le pauvre petit qui paie en



tout et pour tout.» Les *Ballades* critiquent violemment la ville. On y voit un «Pierrot» se lamentant dans le «paysage» urbain où même le clair de lune «épars sur la ville embrumée» a du mal à percer. «Ce Pierrot-là, c'est moi», ajoute Monsieur Piché. La ville déshumanise, fait de ses habitants de «graves mannequins / comme gens aux funérailles». Tout rêve de bonheur est interdit:

*N'a-t-il point l'air un peu roussi  
Par cette ville peu dolente  
Où les songes sont interdits  
Votre pierrot qui se tourmente.*

Le poète aimerait se réfugier à la campagne «ainsi que pauvre ou chien errant». Il voudrait «trouver la source enquenouillée». Mais c'est surtout les «toppeux» (ceux qui ramassent les «botches» ou «tops» de cigarettes) qui retiennent l'attention de l'auteur. Les camelots «toppeux», le «crâne enfoui sous la calotte», livrent leurs feuilles aux gros bourgeois le «ventre rond sous la culotte».

En 1947 chez Pilon paraissent *Remous*. Ce recueil est écrit en vers libres et en alexandrins. Pourquoi ce changement? «Après les *Ballades*, je me suis aperçu que mes idées devenaient un petit peu encadrées. Grandbois a dit qu'il était le premier à faire des vers libres. C'est faux, me répond Piché». Dans le premier poème, on voit le pays vendu à l'étranger.

*La forêt, sous nos pas, n'exhale qu'une plainte  
De rameaux desséchés et de feuillage mort;  
La source n'a de voix qu'une longue complainte  
Offerte à l'inconnu qui souille ses abords.*

Le poète déplore également la déshumanisation des villes: «Rejetons des cités, bourgeois de la muraille / Notre tige a percé l'asphalte et le béton». Ces deux thèmes, la vente de la nature québécoise à l'étranger et la froide laideur de la ville, préoccupent-ils toujours Piché?: «C'est évident. On est exilé en ville. On ne comprend plus la campagne. L'étranger, c'est peut-être nous dans le fond.» Le deuxième livre est plus onirique que le premier. «Il y a beaucoup plus de transcendance là-dedans», ajoute-t-il. L'écrivain attaque avant tout le silence, la léthargie: «Des papillons brisés gisent dans les silences / Un monde s'enlise au sommeil des fosses.» Le symbole de l'arbre m'a fasciné dans ce recueil. Piché s'explique: «L'arbre représente le peuple, une sorte de poussée. C'est le seul symbole d'évasion et de rêve dans la ville.» Le poète décrit l'arbre «majestueux et fort, s'élevant de la ville / Où peine tout un monde épris de son fardeau.» C'est une plante «arrachant sa survie» des «asphaltes souillées.» «Elle est à l'image des travailleurs», ajoute Piché. Elle est «notre pâle désespérance / Notre seul bien, notre unique espérance / Notre délicate blessure / Toujours saignante, toujours là, et toujours sûre.» C'est après avoir regardé un navire oublié dans le vieux port de Trois-Rivières, «une goélette échouée pendant plusieurs mois ici», que le poète a accouché d'un de ses plus beaux poèmes, *Fuite*:

*Sous ses multiples ponts, sa mâture sans toile  
Ma ville est un navire oublié dans un port  
Ses matelots oisifs lorgnent par les sabords  
Des songes d'océan, passant chargés de voiles*

«Ah! que vienne la nuit arracher les amarres» supplie le poète, mais en vain, car le vaisseau, le peuple et sa ville, resteront pris dans leur misère. Une scène revient souvent ici, celle d'un couple «accouplant dans l'amour (leurs) âmes et (leurs) seins», alors que dehors «s'élançait un monde avide et noctambule / Que jette au pavé l'effroi de la cellule.» Pourquoi l'amour dans une «cellule» ou dans une «cage»? Parce que «l'amour, c'était une prison à cette époque-là. C'était un péché. Mes poèmes d'amour sont des poèmes névrosés. On n'avait pas le droit d'être en amour.» Alphonse Piché se révèle un précurseur d'Anne Hébert, cherchant lui aussi à «rompre la solitude», à relever le défi d'une mort éventuelle et à nommer le paysage dans sa beauté: «Nul n'a la clef du prodige unique / Seul, ce sol est nôtre / Que nous foulons / Où nous allons dormir cette éternité / Face à notre face décomposée». Cet univers initiatique n'est pas sans espoir: «Nous irons par le matin pur / Aux joies de la toute lumière / Au hasard des rosées vertes / L'aile remplie d'oiseaux».

Alphonse Piché adore la voile (il m'a montré avec fierté les photos de ses voiliers) et la magie du Saint-Laurent: «C'est en naviguant que j'ai quitté le port, que je suis allé dans l'eau. J'ai plongé dans l'eau et ses symboles.» *Voie d'eau* (Pilon, 1950) est née de cet intérêt. «Le fleuve y est transcendé», explique Piché. Le recueil commence avec la colère contre l'injustice sociale — «À bas, l'horreur des caves / La rage de l'esclavage» — mais s'élargit sur de grands espaces tout liquides: «voici grandir l'aurore/voici luire le phare/des nouvelles musiques». Monsieur Piché appelle l'eau la «délivrance»; l'eau «aux avens des golfes» vient porter l'espoir. «Port», «Rivage», «Marée», «Remous», «Départ», «Ressac», «Lavure», «Eau lente», «Eaux noires», «Eau profonde», «Quai», «Sirène», «Chant marin», ce sont autant de titres qui évoquent la métamorphose, l'évolution du désespoir à l'espoir. Les écueils sont évités: «Toutes les amarres vaincues / Et la hideur des ports disparue / Nul ancre sage à la proue / Mais, dans la toile / Le baiser des horizons promis». L'amour retrouvé, la chambre ouverte, l'oiseau libéré, l'eau et la terre créées, l'aube remplaçant le crépuscule, la neige fondue, voilà les nouveaux thèmes. Piché, comme Grandbois, découvre l'union toute mythique entre l'homme et la femme dans l'élément originel de l'eau. Il vit dans «l'eau douce sans cesse recommencée» de son amour:

*Je glisserai sur toi mes lentes caresses d'algues...  
Et dans les conques nouvelles de ta bouche et tes yeux  
J'éterniserai  
La mortelle douceur de mon baiser  
Et de mes larmes.*

Piché, c'est à la fois la solitude dans un paysage stérile à la façon d'Anne Hébert, la conscience d'un peuple-troupeau exploité comme chez Parti Pris ou l'Hexagone,



mais c'est aussi l'expérience d'un amour érotico-existentialiste et libérateur comme chez Grandbois ou Anne Hébert dernière manière. Piché n'est d'aucune école et fait une synthèse du Québec littéraire des 30 dernières années. Face à ces affirmations, Monsieur Piché ne réagit pas sauf pour dire qu'il n'a pas lu Anne Hébert et ne se souvient plus d'un seul poème de Grandbois.

La parution de l'oeuvre intégrale sera sûrement une révélation. Quant au nouveau volet du volume, *Gangue*, c'est une «synthèse» des trois recueils précédents, explique le poète. Les poèmes datent de 1966, lorsque l'auteur habitait Rosemont, «quartier pouilleux comme Trois-Rivières avec seulement un arbre» ajoute-t-il sournoisement. Piché met en image «l'histoire du capitalisme au Québec»:

*Je t'aime rabougrie neutre  
Ma race  
Au long des jours médiocres  
Je t'aime ô ma ville ô mon frère*

Dans *Gangue*, le poète se fait plus érotique: «Dans l'amour femme / Tes cuisses hautes / Ogives de ma cathédrale.» «La femme est là comme entité pour la première fois», dit Piché. «C'est une soupape. Le handicap du rêve. La patrie, c'est une femme. Je ne suis pas avec la femme spirituellement.»

*Femme  
À qui cherche une patrie  
La gloire  
Le cercle de l'amour  
Don de tes yeux*

« Est-ce là la fameuse femme-pays si connue des écrivains engagés d'aujourd'hui? », lui ai-je demandé. « Non, pas du tout, » rétorque-t-il. « Pour Miron, la femme est peut-être une «payse», mais pas pour moi. Ma conception de la femme, c'est celle de Baudelaire. » Cela doit être vrai, car dans la roulotte où demeure Monsieur Piché, avec une vue magnifique sur le fleuve, il y a plusieurs portraits et médaillons de Baudelaire. Nelligan, dans son aliénation, n'a pas pu s'approcher de l'auteur des *Fleurs du Mal*. Alphonse Piché, en se libérant de ce qu'il appelle notre «marasme religieux» — «christ coagulé aux fibres de mémoire / christ dieu sanglant cloué à nos enfances» — répond avec brio à son frère du dix-neuvième siècle.

En 1966, Alphonse Piché a reçu le prix de la Société Saint-Jean-Baptiste de Trois-Rivières. En 1976, les *Poèmes* d'Alphonse Piché à l'Hexagone feront connaître un poète négligé mais loin d'être négligeable. Pour terminer, voici le poème que Monsieur Piché préfère dans *Gangue*:

## Ville

*Sillons rouillés du soc de ton coeur  
Je t'aime ô ma ville ô mon frère  
Ô mon courageux et triste ardent frère*

*Je t'aime rabougrie neutre  
Ma race  
Au long des jours médiocres  
Pour les affres du pain  
L'alcôve laborieuse  
Ô sévère arbre seul  
Axial arrachement de sol broyé  
D'implacable gale de macadam*

*Rachitique aile tordue  
Dans la suie du ciel vide  
Sur la ville énorme  
Et de bruit*

*Criard paysage nu  
Blessure de cendre  
Ma ville  
Jusqu'au froid bleu des sommets souvenus  
Toits inclinés aux neiges de décembre  
Lente hémorragie des fumées*

*Ô patience d'heure unique ultime  
Employée d'espace  
Brique béton asphalte pierre*